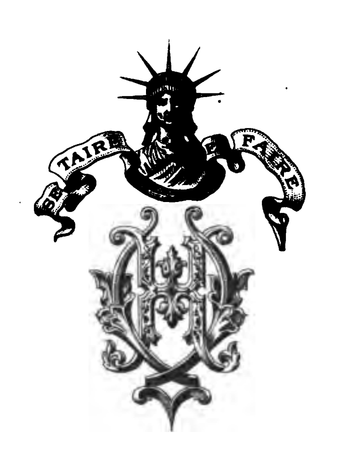
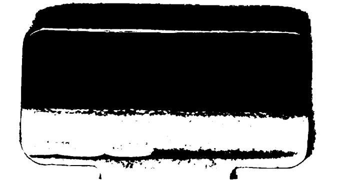
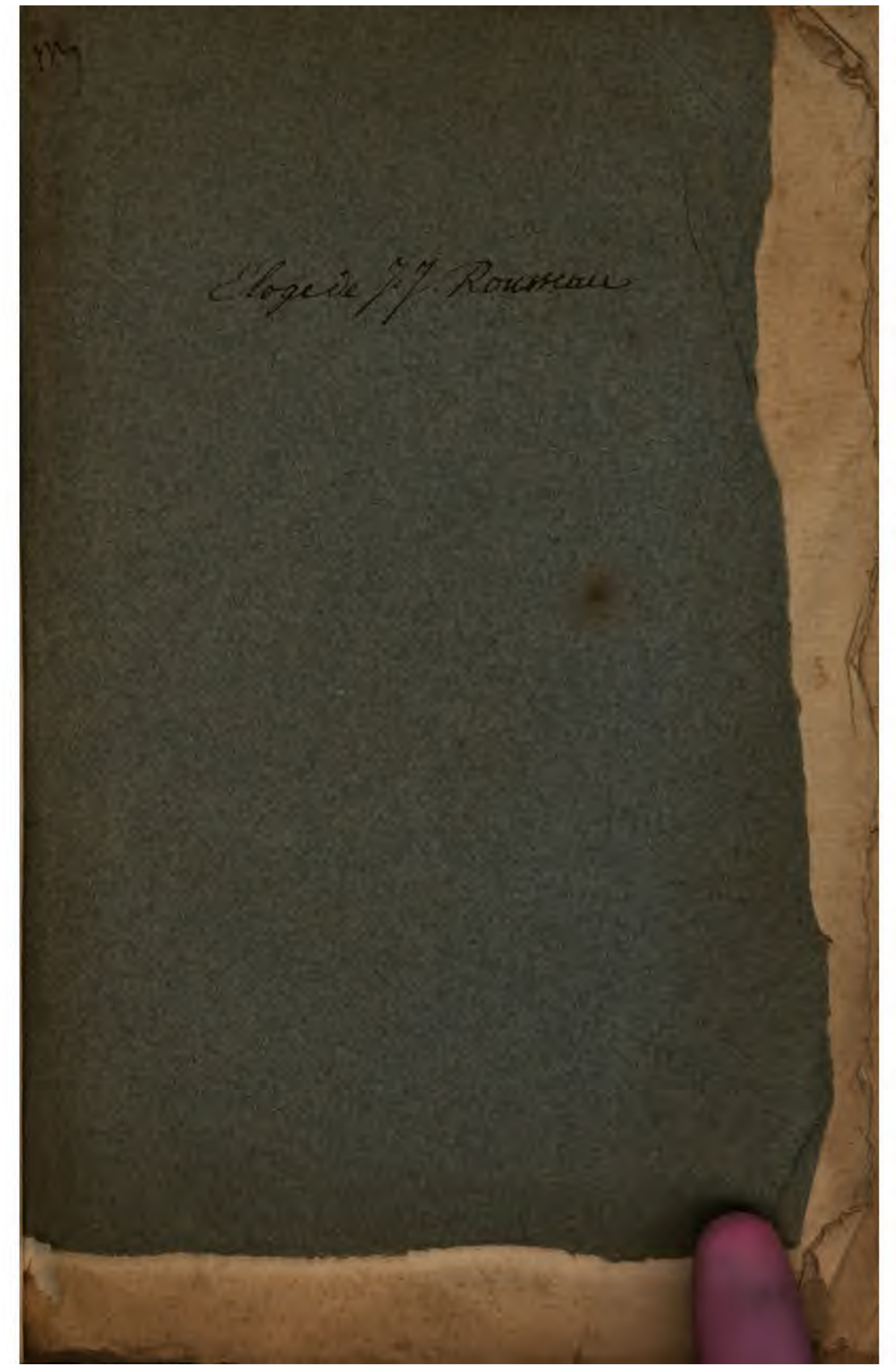

SE TAIRE

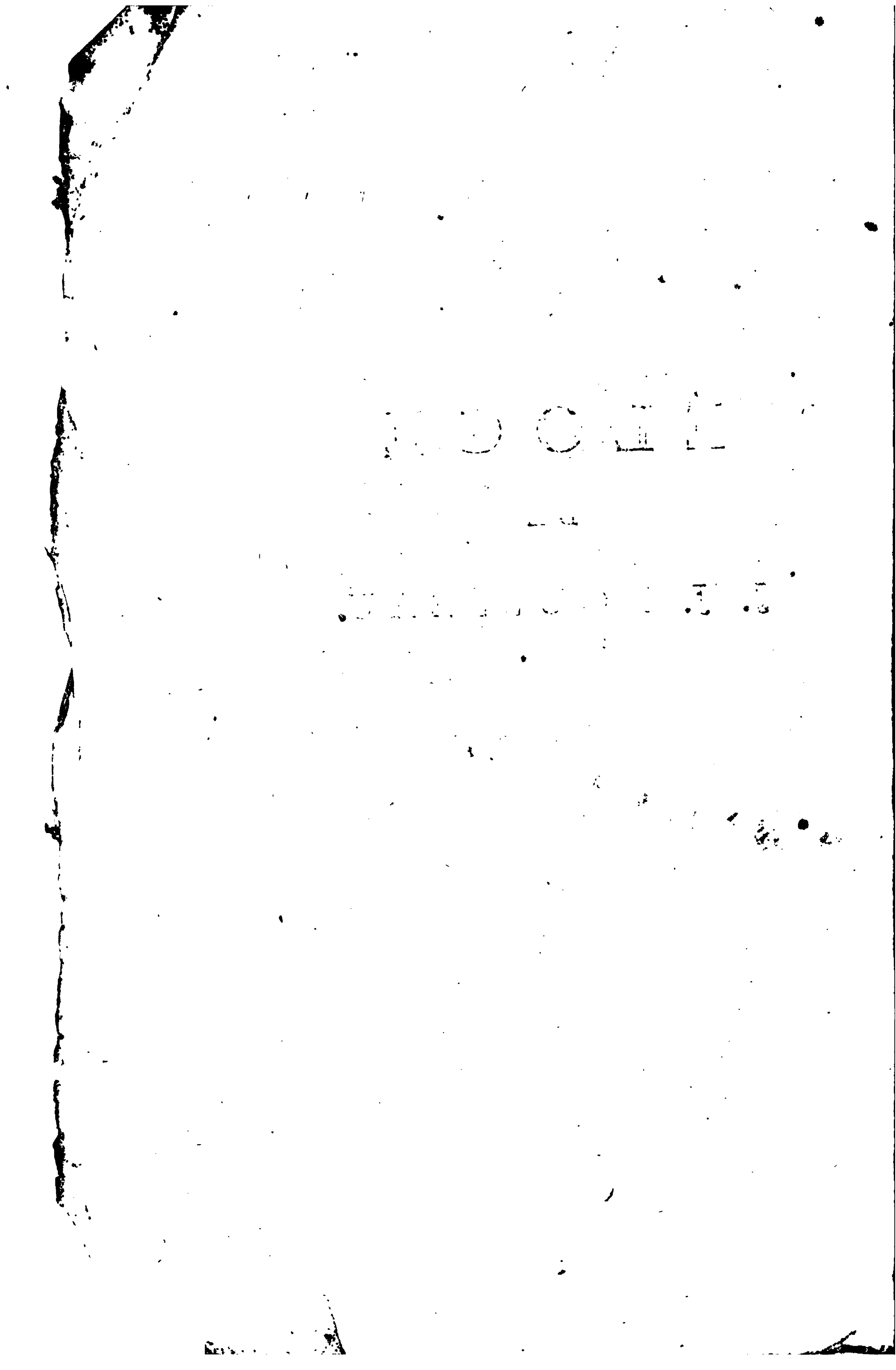



Eloge de J. J. Rousseau

ÉLOGE

DE

J. J. ROUSSEAU.



ÉLOGE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Avec des Anecdotes très-intéreſſantes relatives à ce grand homme, qui n'ont point encore été publiées.

Diſons ce qu'il a fait, & voilà ſon éloge.

Par J. J. O. MEUDE-MONPAS,
Membre de pluſieurs Académies, &c.

A PARIS,
Au Bureau du Journal de la Cour & de la Ville, rue Percée Saint-André-des-Arcs, N° 21.
ET
Chez les Marchands de Nouveautés.

1790.

ÉLOGE

DE

J. J. ROUSSEAU.

LA position sociale a toujours influé sur le caractère des hommes. Quoique les qualités morales & physiques ne s'acquièrent pas, la culture en déploie les ressorts. L'indigence énerve les moyens que l'extrême opulence engourdit. Si le malheur forme le cœur humain ; si l'on ne plaint dans autrui que les maux qu'on a éprouvés ; si tous les besoins prévenus, et plus encore, cette cohorte d'adulateurs, sont autant d'obstacles aux progrès de nos facultés intellectuelles ; enfin, si la fortune matérialise nos sensations, il faut avouer que le sort contraire annéantit toute espèce d'énergie. C'est donc dans une position mitoyenne qu'on peut trouver des êtres

vraiment dignes de célébrité ; et c'est dans cette classe que naquit J. J. Rousseau.

Mal apprécié des gens qui ne considèrent que la réputation, et qui, loin de juger des choses par elles-mêmes, donnent tout à l'autorité, Rousseau s'aigrit d'abord contre des hommes qui ne l'entendoient pas, et ne voyoient dans ses pensées énergiques et neuves, que l'effet du délire. Voilà le principe du cinisme de Rousseau, voilà le principe de cette bilieuse sensibilité qui a prouvé aux clair-voyans qu'il ne haissoit pas les hommes ; qu'au contraire il les aimoit, comme l'Alceste de Molière aimoit Céliméne. Rousseau a tout fait pour mériter l'estime des hommes ; donc il les aimoit. La fécondité de moyens fut encore une des causes de ce penchant aux paradoxes, si fréquens dans ses ouvrages. Avouons cependant que, de principes douteux, il tire toujours des conséquences justes ; ce qui prouveroit l'abus de l'éloquence. Mais cet abus ne se fait pas sentir dans le premier ouvrage de Rousseau ; je parle de son fameux discours sur le danger des sciences. En effet, rien de plus con-

traire à l'ordre social que les progrès des connoissances. Si l'homme sauvage se croit libre ; s'il n'a que des besoins physiques, l'homme civilisé s'en est forgé mille autres, et dépend nécessairement de ses passions. Or, quand les passions cessent d'être machinales, elles fermentent nos organes et souvent aigrissent le caractère. De là, tous les combats excités par l'amour-propre ; de là, cet acharnement des gens de lettres. Alors l'émulation n'est plus qu'une chimère dont l'envie occupe la place. Je dis plus ; s'il est incontestable que la religion soit le principe des vertus et de l'union sociales, les progrès des sciences doivent leur être contraires, puisqu'ils anéantissent la foi ; la foi qui console le pauvre de son adversité ; la foi qui rend sacrée la propriété ; enfin la foi qui eſt le véhicule des bonnes œuvres.

Sous tous les aspects, le progrès des sciences sera le principe de l'insurrection et du renversement de l'ordre. De plus, comme les demi-connoissances sont les seules que les peuples puissent acquérir, leur donner des lumières,

c'est rendre leur condition insupportable. Car si le paysan, l'artisan, se persuadent que les hommes sont égaux, (ce qui répugne moralement et physiquement) ils abandonneront leur état; ils refuseront d'exercer des professions révoltantes et dangereuses, mais indispensablement nécessaires. En effet, pout-on supposer qu'un homme instruit voulut s'abaisser à ces viles professions après avoir apprécié sa propre valeur? Je le répéte, les connoissances du peuple lui sont nuisibles autant qu'à la société. Nourrissez bien les travailleurs, les gens dont les forces physiques ont besoin d'être réparées; mais connoissez le danger de leur donner des lumières; sans cette précaution, l'insurrection deviendra générale, et le peuple ne sera plus qu'un coursier sans guide.

Ainsi Rousseau a eu raison de déclamer contre les progrès des connoissances humaines.

Le roman de la nouvelle Eloïse n'est pas à la portée de tout le monde : l'incohérence de sa marche révoltera les gens méthodiques. Il n'en

sera pas ainsi des êtres sensibles, qui seront toujours émus à sa lecture. L'amour, ce sentiment des belles ames, l'amour, dans ce délicieux roman, reprend ses droits et devient un culte. Si quelques prudes paroissent révoltées d'une unique foiblesse de Julie, âgée de vingt ans, je leur demanderai si mille sacrifices, si les vertus de Madame de Wolmar, ne font pas oublier les erreurs et le désespoir d'une amante infortunée? Je leur demanderai si elles-mêmes osent espérer d'égaler l'héroïsme de la vertueuse Wolmar? Je dis plus, la perfection n'intéresse pas, n'offrant aucun rapport à l'humanité. On n'apprécie que les sensations qu'on éprouve; et, quoique je ne pense pas qu'il faille avoir été vicieux pour être vertueux, cependant je crois que la connoissance du vice ajoute un prix au choix de la vertu. C'est pourquoi je regarde comme très-vertueuses les personnes qui savent vaincre leurs passions; mérite que ne peuvent avoir celles qui sont honnêtes par ignorance ou par force; car pour agir il faut être libre. D'ailleurs la nouvelle Héloïse est un roman; et dans ces sortes d'ouvrages les passions doivent être

en jeu. Parlerai-je de la séduisante éloquence, de la force de logique, de la délicieuse variété de tableaux prodiguées dans cet couvrage? Non, les êtres sensibles ont prononcé.

En vain tant de réponses froides et méthodiques à la lettre sur les spectacles; elle n'en resta pas moins victorieuse; et la glace fondit au flambeau du génie!

Le discours sur *l'inégalité parmi les hommes*, est écrit d'un style énergique, mais renferme beaucoup de propositions erronées. Quand Rousseau croit à l'égalité et à la liberté des hommes, fait-il réflexion à la diversité de besoins et de moyens, d'où dérive nécessairement celle de jouissances et de droits? Croire à la liberté de l'homme, c'est supposer que tous les individus se ressemblent. Or, un arbre ne ressemblant pas à un autre arbre, une feuille à une autre feuille, un homme à un autre homme; l'inégalité de leur contexture prouve celle de leurs droits. Le chêne dominant sur le roseau, et lui interceptant les rayons du soleil : l'aigle

fondant sur sa proie : le brochet dévorant ses voisins ; tout cela, je l'avoue, présente un tableau révoltant aux yeux de l'homme qui n'est que sensible. Cependant, tel est le vœu de la nature, antérieur aux institutions sociales.

Ainsi, l'inégalité de moyens est le principe de l'inégalité de droits : ainsi l'homme ne sauroit être libre. L'homme sauvage même ne l'est pas. Les soins qu'il prend pour se défendre contre les incursions de ses ennemis, contre la voracité des bêtes féroces ; toutes ces précautions attestent sa dépendance.

D'après ces conséquences, il est indubitable que le mot *liberté* n'est que relatif aux moyens, et que l'égalité des droits de l'homme supposeroit les mêmes facultés morales et physiques.

Le Contract social présente un système de politique impraticable ; et c'est alors que se fait sentir l'abus de l'éloquence de Rousseau. Le Dictionnaire de musique est peut-être la seule chose sans goût qu'ait produit cet immortel écri-

vain. Des phrases didactiques, et une compilation perpétuelle remplissent plus de six cens pages. Si Rousseau n'eût pas composé son charmant intermède du *Devin de Village*, on douteroit que l'auteur du Dictionnaire ait eu les moindres connoisssnces en musique. Son *Italiomanie* prouve ma proposition. Comment Rousseau ne voyoit-il pas que les Italiens sont moins musiciens que mîmes outrés ? Que leur chant est plutôt une caricature qu'une expression déterminée ? Que la probabilité, l'intérêt des paroles, celui du récitatif, que tout cela est négligé des italien. Et pourquoi ? Pour abandonner à la mélodie l'empire que la parole seule peut avoir ? En effet, la musique n'ayant pas d'expression déterminée, ne doit être qu'accessoire, puisqu'il est démontré qu'un même chant peut s'adapter, soit à un sentiment de souffrance, soit à un sentiment de jouissance ; il faut que la musique laisse la prééminence à la parole. Or, les Italiens, n'observant pas cette loi, je les crois peu musiciens.

Si le charme de la musique ne provenoit que de celui des *sons*, les Italiens seroient les pre-

miers musiciens du monde : mais la musique étant l'expression d'un sentiment, doit avoir un caractère *prononcé*, dont le genre italien est bien éloigné.

Il faut donc se persuader que des sonates de gosier, des passages de volubilité, ne sont pas de la musique vocale; et que les instrumens, dénués de cette expression déterminée par la parole, ne font entendre que des sons vagues, flattant seulement l'oreille.

Ainsi l'enthousiasme de JEAN-JACQUES pour la musique Italienne, ou déposoit contre ses connoissances dramatiques et lyriques, ou provenoit de ce penchant (au paradoxe) dont nous avons déja parlé.

Emile, ce chef-d'œuvre, est moins un traité élémentaire d'éducation, que le développement de toutes les facultés de ce grand écrivain. Lui-même m'a avoué l'impossibilité de suivre strictement sa méthode. En effet, les convenances sociales s'y opposent. Cependant, cet ouvrage

sera à jamais sublime. Vigueur de style; tableaux délicieux ; morale profonde, consolante ; tout s'y trouve réuni. Par exemple, que pourroit-on comparer à l'introduction de la profession de foi du vicaire savoyard ! » La nature sembloit » étaler à nos yeux toute sa magnificence, pour » en offrir le texe à nos entretiens. « En écoutant cette phrase, on croit appercevoir le père des humains, confondant l'incrédulité ; qui ne sauroit plus douter de la divinité, admirant ses prodiges.

Cet ouvrage n'est donc pas un traité d'éducation, mais l'assemblage de tous les possibles de l'éloquence et des connoissances humaines.

Rien de plus précieux que la bonne-foi de Rousseau, si rare chez les écrivains célébres qui, loin d'avouer leurs erreurs, en préfèrent la découverte à la vérité antérieurement reconnue. Il n'a jamais défendu opiniâtrément ses opinions. Cette foule d'idées qui s'offroient à son génie, a été une des causes de ces fréquens paradoxes qu'on lui reproche. Mais, à coup sur, ce que

sa plume traçoit n'étoit pas démenti par son cœur.

La seule astuce qu'il se soit permise, c'est d'avoir déguisé, par le secours de tableaux charmans, l'impression révoltante que faisoient sur sa raison les défauts du beau sexe. Et cette ruse lui a tellement réussi, que les femmes préfèrent les injures ornées par Rousseau, aux fades éloges prodigués par des esprits langoureux. JEAN-JACQUES étoit trop philosophe pour ne pas savoir que les femmes sont foibles, et que la foiblesse est le principe du vice. Mais il étoit trop sensible pour ne pas éprouver, à l'aspect d'une belle, cette impression subite qui va droit au cœur, et qui est la source des grands talens. En déclamant contre les femmes, la raison nous glace : en adorant leurs charmes, le sentiment nous anime.

Phébus n'est pas le Dieu des vers,
Comme nous dit l'histoire.
C'est de l'amour que l'univers
Tient l'esprit et la gloire.

L'amant doit l'immortalité
A l'objet qu'il adore :
Pétrarque n'eût pas existé
Sans les appas de Laure.

Les autres productions de Rousseau portent toujours l'empreinte de cette mâle éloquence, qui ne connut jamais la contrainte. Et je crois devoir répéter que ce grand écrivain dût à sa position sociale la trempe de son génie. Jaloux de l'estime des hommes, leur indifférence étoit ingratitude à ses yeux. De là ce cinisme qu'on lui a tant reproché. Tout le monde sait qu'à l'âge de trente ans, il fut placé chez un financier qui ne l'admettoit pas à sa table les jours consacrés aux gens de lettres.

D'après cela, peut-on douter du principe de l'aigreur d'un homme si supérieur et tellement méconnu ! Je cite cette anecdote pour prouver que Rousseau n'étoit pas d'un caractère sauvage, mais d'un esprit justement sensible à l'outrage.

Ses combats polémiques ajoutent encore à mon opinion ; car jamais on ne l'a vu sortir des

des bornes de la décence. Point de personnalités : point de mauvais bons mots. Des raisons, voilà quelles étoient ses armes : et en cela, comme en toute autre chose, il différa de ses adversaires : ses disputes avec Voltaire, etc. etc. en fournissent la preuve. Il pensoit que l'arme du ridicule prouve l'indigence des moyens, et n'est la raison que des sots.

Je ne crois pas nécessaire de dire que les confessions qu'on attribue à Rousseau, ne sont pas entièrement de lui. Pour peu que l'on ait connoissance de style, on y remarquera des parties de remplissage bien éloignées de la plume du philosophe genevois. Rousseau a pu errer quelquefois, mais non pas écrire lâchement. Et sans m'expliquer davantage, je puis assurer que ces prétendues confessions ont été falsifiées.

A l'égard de sa vie privée, seule elle suffiroit pour mériter les hommages des êtres vertueux. Ce mépris des richesses auxquelles il avoit tant de droit de prétendre, cet intérêt aux maux de l'humanité, tout cela vaut bien la peine que

j'en fasse mention. Car de bonnes actions sont préférables à des morceaux d'éloquence. D'abord je veux parler du produit de ses propres ouvrages, dont il n'a jamais voulu tirer parti. Aussi a-t-il toujours vécu dans une noble indigence. A ce propos, je vais citer l'anecdote suivante. Un seigneur étranger me prie de l'introduire chez Rousseau. Je saisis un moment favorable pour en faire la proposition : j'entreprends même de prouver au philosophe qu'on peut avoir du mérite quoiqu'homme de qualité. Je fais plus, je détermine Rousseau à engager notre étranger de rester à dîner avec nous.

Vers la fin du repas, très-frugal, le Comte demanda au philosophe : » pourquoi n'avez-vous » pas une servante pour donner des assiettes, » sans nous déranger perpétuellement pour en » prendre nous-mêmes ? — Monsieur, répond le » genevois, » vous autres grands ne connoîtrez » jamais le bonheur de vivre sans maîtres et » sans valets ! « Mais si cet anecdote prouve son esprit philosophique, connoissez à quel point il chérissoit l'humanité! . . . .

Dans l'hôtellerie où il occupoit une chambre au sixième, arrive un jeune officier dont la physionomie étoit d'autant plus intéressante, que l'empreinte du malheur en altéroit la fraicheur. Ce jeune homme tombe malade, au point de faire douter de son rétablissement. On mande la faculté ; elle pérore, et les docteurs commençoient à se disputer,. quand Rousseau descend à ce bruit, interroge l'hôtesse sur la maladie du jeune officier, et apprend que le désespoir de n'avoir pas obtenu la main d'une charmante personne, dont il avoit déja le cœur, est la cause de ce dangereux délire. Alors l'Auteur d'Emile éloigne la faculté, lui faisant comprendre que jamais Esculape n'avoit guéri des traits de l'amour : que d'ailleurs la victime étant sans fortune, il seroit au moins insensé de tuer quelqu'un *gratis*. La force de cet argument détermine ces Messieurs à laisser le champ libre. Alors ROUSSEAU ne désempare plus de la chambre du malade, dont aussi-tôt il devient la garde. Il compose lui-même ces tisanes simples, dont les propriétés n'exigent pas un étalage verbeux d'étymologies grecques et latines. Loin de con-

trarier les transports douloureux d'un être vraiment sensible, il partage ses maux : il fait plus, il lui retrace les malheurs de sa propre jeunesse. Point de sentences, point de préceptes surnaturels ; le langage du cœur, voilà l'antidote que ROUSSEAU apporte au désespoir du martyr de l'amour. Après l'avoir soigné pendant plus de trois mois, et s'être exposé aux dangers d'une fièvre putride, il rendit à la société un être digne de l'honorer. Qui pourroit être insensible à cet acte de bienfaisance ! Quoi ! l'être qui sacrifie son repos, peut-être sa vie ; qui néglige les moyens de déployer sa célébrité littéraire : et pourquoi ? Pour consoler un homme obscur. Comment, dis-je, un tel philosophe a-t-il pu être calomnié hautement par tant de prétendus sages ! Ce ne sont pas les nombreuses déclamations contre le vice qui constituent la vraie philosophie ; c'est la vertu en action.

Je formerois un volume de citations touchantes, si j'entreprenois le narré de la vie privée de cet homme étonnant, de cet être tant de fois comparé à un cinique, à un ours,

à l'ennemi des hommes. Mais je ne puis résister au desir de vous conter encore un de ses derniers traits.

Au temps où ses organes affoiblis, moins par l'âge, que par tant d'obstacles au repos ; ROUSSEAU se retira à Hermenonville. C'est dans cet asyle éloigné du tourbillon, qu'il rencontra une vieille proférant sourdement des imprécations contre l'auteur de la nature, en rappelant les maux de sa vie entière, et le peu de secours qu'elle recevoit dans sa vieillesse. ROUSSEAU l'arrête. » Bonne femme, qu'osez-» vous dire ! Pouvez-vous méconnoître la divi-» nité, qui est la consolation des malheureux, » comme elle est le principe des vertus ! Cessez » de vous plaindre, si votre conscience est » pure. Pendant plus de soixante ans vous avez » souffert : eh ! bien, le repos éternel cou-» ronnera vos œuvres. Je dis plus, même dans » ce monde, la tranquillité de la conscience » nous fait anticiper sur la récompense éter-» nelle ; et tandis que le riche jouit moins » qu'il ne cherche à s'étourdir, le pauvre hon-

» nête s'estime assez pour ne pas craindre de
» se trouver seul avec lui-même. C'est alors
» qu'il est moins malheureux que le riche,
» bourrelé par les remords qui le poursuivent
» jusqu'au sein du sommeil. Je suis pauvre,
» mais moins que vous; et je veux partager
» avec vous mon morceau de pain, etc. «

En effet, pendant plus de six mois, il prit soin de cette vieille. A la mort de ce bienfaiteur elle crut perdre un ange tutélaire, qui l'avoit non-seulement rappelée à la vie, mais à la religion : et se persuadant qu'une si belle ame devoit jouir de la récompense éternelle, on la voyoit se prosterner sur le tombeau de JEAN-JACQUES, et faire sa prière comme aux pieds des autels. On la voyoit embrasser cette tombe froide, où reposent les cendres du plus éloquent et du plus vertueux interprête de la nature.

Les êtres dévots et charitables qui avoient laissé périr de misère cette pauvre femme, instruisent aussi-tôt le Curé du lieu de ce culte

idolâtre. Le pasteur arrive en cortége et voit la vieille implorant l'intercession des mânes de ROUSSEAU. » Que faites-vous parjure ! Vous » invoquez un hérétique, un proscrit de notre » communion ! Monsieur, je ne sais de quelle » religion étoit mon bienfaiteur ; mais je sais » que sans lui, l'excès de mes malheurs m'ex- » posoit à la damnation. Quand vous m'aban- » donniez, il prenoit soin de mon ame et sou- » lageoit mes peines ! Et vous oseriez blâmer » ma reconnoissance ? Et vous pourriez douter » de l'immortalité de cet être inspiré ! M. le » Curé, la vertu bienfaisante est l'image de la » Divinité. «

RÉSUMÉ.

Nous avons dit que la position sociale a beaucoup influé sur la trempe du caractère de ROUSSEAU : que les contrariétés qu'il a éprouvées ont aigri sa sensibilité : que loin de haïr les hommes il les chérissoit, puisqu'il faisoit tout pour mériter leur estime : que la fréquence de ses propositions paradoxales provenoit d'une trop grande facilité à plaider le pour et le

contre : que sa vie privée a attesté le mépris des richesses : que les traits d'humanité plaisoient à son cœur : que dans ses combats polémiques la moindre personnalité n'a jamais souillé sa plume.

Ainsi, d'après cet examen rapide, il est démontré que ROUSSEAU n'a cessé d'être honnête homme.

A l'égard de son mérite littéraire, nous n'avons pas cru devoir en faire une pompeuse analyse. Les morceaux d'éloquence dénotent plutôt la prétention du panégyriste, qu'ils n'ajoutent à la gloire du héros.

FIN.

De l'Imprimerie des Frères CHAIGNIEAU, rue Maçon Saint-André-des-Arcs, n°. 17.